

Giulia Dabalà, voix d'ici et d'ailleurs

MUSIQUE Récompensée au festival M4Music, lauréate du Prix musiques actuelles 2021 de La Chaux-de-Fonds, la jeune chanteuse neuchâteloise se distingue par sa pop racée et cosmopolite, infusée de son enfance en Birmanie

VIRGINIE NUSSBAUM
@Virginie_nb

En janvier dernier, rattrapage post-covid oblige, La Chaux-de-Fonds remettait enfin son Prix des musiques actuelles pour les deux années passées. Aux côtés d'Arthur Henry, connu des Romands pour ses envoies au beatbox, une chanteuse de 24 ans: Giulia Dabalà. La lauréate est locale, la consonance italienne et l'univers... difficilement traçable. Il n'y a qu'à écouter *War Drums*, son morceau sacré au festival M4music en 2020: des chœurs envoûtants sur percussions battantes et cadences électroniques composent une supplique immémoriale, qui prend aux tripes – l'appel d'une mère dont l'enfant part au combat.

Ce puzzle polyphonique représente bien celle qui le chante. Car si Giulia Dabalà est née à La Chaux-de-Fonds en 1998, elle n'y a passé que trois mois avant que ses parents, travailleurs humanitaires italo-suisses, l'embarquent direction le Pérou, puis Milan, puis la Birmanie. C'est là qu'elle grandit, entre les pagodes et les façades coloniales décaties de Rangoun, jusqu'à ce que la famille ne regagne la métropole horlogère en 2011. Une enfance vagabonde, ouverte sur le monde. Monde qui infuse aujourd'hui son premier album, *Gold*.

L'or, c'est moi

En Asie, Giulia en est consciente, elle a vécu dans une bulle – celle des expatriés occidentaux encore peu nombreux à Rangoun. «Il y avait une vraie fascination pour les Blancs. Quand on allait au marché, je ressortais avec les joues rouges: toutes les femmes venaient me pincer!» Son éducation musicale? Produit d'un cocktail improbable: à la maison, on écoute des rythmes africains mais aussi du Julien Clerc ou du Adriano Celentano; à l'école, du Beyoncé ou de la K-pop tandis qu'au supermarché, les haut-parleurs crachent des tubes américains traduits en birman. Les concerts restent rares dans ce pays aux frontières encore imperméables. Alors Giulia se fait elle-même interprète, chante penchée sur le piano de sa mère.



Comme les orchidées qu'elle affectionne, l'artiste s'épanouit hors sol. (NADIA TARRA)

De retour en Suisse, l'ado découvre YouTube, prend enfin le bus et, affamée de culture, bourre son planning de cours de théâtre, de danse, de beatbox (avec son compatriote Arthur Henry). Elle traîne dans les squats chauds-fonniers et les salles de concert enfumées, s'initie au looper, pédale magique grâce à laquelle elle se mue en orchestre infini. De quoi explorer son instrument de cœur: la voix. «Il y a des chœurs dans presque toutes les cultures. Qu'il s'agisse de chants classiques ou swahilis, ça me fait toujours quelque chose dans le ventre. Peut-être parce que la voix appartient à tout le monde, qu'il n'y a aucun intermédiaire entre le chanteur et le son.»

Giulia compose ses premiers morceaux et les emmène sur scène. Elle a 15 ans, le trac au bout des lèvres et ce baptême la traumatise. «Dans la foule, un homme a dit que je me la pétais et tout le monde a entendu. Six mois plus tard, un professeur m'a conseillé de «rester humble». Ça m'a beaucoup affecté.

Pendant des années, je me suis auto-brimée, m'interdisant de prendre de la place. J'en veux un peu à ces hommes, à qui je n'avais rien demandé, de m'avoir fait ces remarques à un âge aussi crucial.»

Conquérante qui ne s'excuse plus, Giulia troque son looper pour l'art du sample afin d'investir de nouveaux territoires

Fragilisée mais pas terrassée, Giulia s'entête. Etudie le chant jazz à la Haute Ecole de musique de Bâle, sort un premier EP, accompagne en tournée la chanteuse kényane Muthoni Drummer Queen jusqu'en première

partie des Black Eyed Peas. Et près de dix ans plus tard dans son premier album, elle reprend l'avantage et, en anglais, remballage les mauvaises langues. «Tu te trouves sympa mais en vérité/ tu briserais une perle pour la faire rentrer dans le moule/ tu es terrifié à l'idée de vieillir/ tu me critiques, tu voles mon or», lance-t-elle dans *Gold*, flow hip-hop sur rythmes tribaux. L'or, symbole de valeur mais aussi de la Birmanie, où l'on dore les statues de Bouddha – dans le clip, c'est Giulia qui s'en recouvre, le regard défiant. Son message est clair: «Que personne ne me donne confiance en moi à part moi-même. Qu'en tant que femmes, on est légitimes, on est assez.»

Racines hors sol

Conquérante qui ne s'excuse plus, Giulia troque son looper pour l'art du sample afin d'investir de nouveaux territoires. Les huit titres mêlent extraits de prières birmanes, bombo – ce tambour folklorique argentin –, mais aussi échos de jazz ou de soul. Une pop résolument cosmopolite mais toujours organique, terrienne – comme l'esthétique de l'artiste, tissus ocre, tresses de guerrière amazone.

La voix, surtout, règne en maîtresse. Puissante dans *Where Are We Going*, manifeste sur la fragilité de notre société, truffée d'harmonies troublantes lorsqu'elle reprend un poème de Sylvia Plath (*25 years*), elle se travestit pour marteler, dans *Deep Side*: «Je pousse les racines à l'air.» Une référence à l'orchidée, sa fleur préférée, qui se développe, comme elle, hors sol. «C'est comme ça que je me sens, ayant grandi en Birmanie sans être Birmane, étant en Suisse en me sentant d'ailleurs. Je viens de partout et nulle part, mais c'est aussi une chance énorme parce que je vois le monde autrement.»

Des racines à nu aussi, pour celle qui se définit comme une «sensible». Bien déterminée à ne plus s'en cacher et à célébrer sa vulnérabilité, dévalorisée en société. «*Deep Side*, c'est pour dire que je n'ai pas peur de plonger dans mes abysses. De pleurer devant quelqu'un, de ressentir les choses intensément. C'est difficile, mais aussi une force.» Force et humanité: on le pressent, le mélange envahira les ondes – et, un jour qui sait, les supermarchés birmans. ■

Giulia Dabalà, «Gold» (Inscible). Vernissage à la Case à Chocs de Neuchâtel ve 20 mai. Puis au festival Festimixx de Renens le 11 juin.

Crissements et chuchotements à Genève

DANSE Toujours captivante, la chorégraphe genevoise Cindy Van Acker entraîne 12 interprètes dans «Without references», déambulation en bordure de cinéma qui, le soir de la première, a divisé le public de la Comédie

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmoff

Une épreuve de force pour les uns. Une ascèse sensorielle pour les autres. Une toile excessivement cérébrale pour les premiers, réservée aux seuls initiés, interminable qui plus est. Un bouleversement intérieur pour les seconds. Mercredi soir, le public de la Comédie de Genève était divisé comme rarement devant *Without references*, la nouvelle création de la chorégraphe genevoise Cindy Van Acker. Aux saluts, une partie de la salle a boudé, une autre a applaudi avec chaleur. L'auteur de ces lignes fait partie de la seconde catégorie.

La beauté de *Without references*? Sa façon de dilater ce qu'on appelle le saisissement. Un blizzard d'usine désaffectée vous accueille. C'est la musique électronique du Japonais Koshiro Hino. Devant vous, un salon vaste comme un hall de gare – la scénographie est signée Romeo Castellucci, figure du théâtre contemporain. Une femme assise à main droite, débardeur blanc, cheveux noirs déliés, vous regarde, puis fixe un arrivant. Bientôt, c'est une constellation de passagers de nuit échoués qui occupent la halle, taraudés par un désir. Qui sont-ils dans leurs habits de soirée? Vous, moi, saisis par on ne sait quel vent de catastrophe.

Chaque geste est une promesse. Cindy Van Acker et ses interprètes creusent un seuil, cette marge qui précède l'histoire, cette bordure qui vient juste avant le cinéma et qui est déjà le cinéma, cette rotation infime du buste, cette tentation du rythme qui réfrènt la danse et l'annoncent. Tout se joue ici sur le mode de la préfiguration. Un drame plane, une épiphanie pourrait advenir. Ces inconnus qui se jaugent avec méfiance pourraient faire le saut, passer aux aveux, mais ils s'en gardent bien. Suspense? Oui, mais métaphy-

sique, à la façon dont l'écrivain Alain Robbe-Grillet et le cinéaste Alain Resnais rêvaient en 1961 *L'Année dernière à Marienbad* – film qui a accompagné les répétitions. Quoi de plus chorégraphique que d'habiller le temps, que d'imaginer des configurations de présences pour l'habiter? Il y a ce moment très beau où trois inconnus assis sur des chaises en cuir regardent une télévision, poste à l'ancienne comme il en existe dans la série *Mad Men*. La nuit les emmaillote, mais ils résistent, pur halo scrutant un ailleurs qui nous échappe, tandis que le ciel dissone. Qu'espèrent-ils? L'aube point, halo orangé sur les boiseries, et ils se redressent, silhouettes martiales, aux aguets, car des coups sourds pleuvent comme si leurs âmes étaient devenues un gros tambour.

Micro-drames en chaîne

Cindy Van Acker crée ainsi des micro-drames qui éclatent et se dissipent tout aussi vite. La femme en débardeur de tout à l'heure file à petits pas pressés et un homme la suit, sur la même ligne, indifférents l'un et l'autre aux trépidations des percussions. Ils ne se touchent pas, comme s'il y avait là un interdit. Et l'on comprend que l'enjeu est là, dans cet angle mort de la représentation, cet acmé sans cesse différé où tomberont les masques de la méfiance.

Il advient, justement, cet instant de grâce. Un garçon dort de travers sur la chaise en cuir tandis que la télé continue son office. Une élégante à la jupe longue fendue s'incline vers lui et d'un doigt cueille sur son visage ce qui est peut-être une larme, à moins que ce ne soit une goutte de sang. Voyez-la, elle considère, intriguée, son butin, elle est tentée de le goûter. Ce geste n'a pas de prix, c'est celui de la compassion. L'amorce de l'amour.

Tout ici est chuchotement des corps et affût. Alain Robbe-Grillet sous-titrait en 1961 son *Année dernière à Marienbad* «ciné-roman». *Without references* relève du ciné-danse. Un ébranlement à lieu. On est saisi. La promesse est tenue. ■

Without references, Comédie de Genève, jusqu'au 22 mai.

En Valais, un Magic Pass à la sauce culturelle

SORTIES Un seul abonnement qui ouvre les portes de 35 lieux culturels, pour un montant de 365 francs. C'est l'Abobo, un projet unique en Suisse

GRÉGOIRE BAUR
@GregBaur

Un franc par jour. Ni plus ni moins. Autrement dit: 365 jours de culture pour 365 francs. C'est la promesse faite ce jeudi par le monde culturel valaisan, qui s'approprie la recette gagnante du Magic Pass, cet abonnement de ski regroupant une cinquantaine de stations. L'Abobo, c'est son nom, ouvre les portes de 35 lieux culturels de Brigue à Monthey en passant par Savièse, Le Châble ou encore Champex. Une démarche unique en Suisse.

«L'idée est de considérer le spectateur du berceau jusqu'à la mort. Pour les moins de 26 ans, il existe déjà l'AG culturel. Désormais, il y

a l'Abobo pour les plus de 26 ans, jusqu'à leur décès. Au-delà de la mort, c'est du ressort de l'Eglise», sourit Lorenzo Malaguerra, le directeur du Théâtre du Crochetan à Monthey et initiateur du projet, qui regroupe 15 salles d'exposition, 13 de spectacle, cinq de concert et deux ciné-clubs.

«Démocratie culturelle»

L'idée est née durant la pandémie: «Si les aides étatiques nous ont appuyés durant la crise, le monde culturel s'est demandé ensuite comment relancer la fréquentation. Comment faciliter la venue des gens dans les lieux de culture? Comment rendre la culture abordable? L'Abobo est la réponse à ces interrogations», souligne Lorenzo Malaguerra.

Si l'abonnement est commun, chaque partenaire conserve toutefois ses spécificités. «Chaque institution a, aujourd'hui, un fonc-

tionnement qui lui est propre. Il en sera de même demain», appuie Jean-Pierre Pralong, le directeur de l'organe de promotion Culture Valais, qui a réalisé le projet. Comprenez que l'Abobo n'aura aucune influence sur les programmations et que, comme aujourd'hui, il peut y avoir des spectacles hors abonnement ou d'autres qui nécessitent une réservation préalable.

Cheffe du service cantonal de la culture, Anne-Catherine Sutermeister salue ce projet de «démocratie culturelle» fédérateur, «une logique trop rare dans le domaine de la culture». Si le succès est au rendez-vous, le nombre de lieux partenaires pourrait augmenter dans les années à venir, comme ce fut le cas pour les stations du Magic Pass.

En vente depuis ce jeudi, l'Abobo est affiché au prix de 365 francs. Un montant qui sera évolutif. Dès le 1er juillet, il grimpera de 100 francs.

Un palier qu'il franchira à nouveau le 1er septembre pour atteindre son prix définitif de 565 francs. Et rebote chaque année. Un dixième de l'argent récolté permettra de faire vivre la coopérative qui gère l'abonnement. Le reste sera reversé aux partenaires, en fonction, notamment, du nombre d'entrées réalisées grâce à l'Abobo.

Pour l'heure, les porteurs du projet n'ont aucun chiffre en tête, mais «l'objectif est d'en vendre plusieurs milliers», se contente de répondre Jean-Pierre Pralong. Qui précise vouloir, grâce aux recettes de l'abonnement, que le projet soit autofinancé d'ici à trois ans. Pour l'heure, l'Abobo bénéficie de 300 000 francs, issus des fonds de transformation covid attribués par l'Etat du Valais (et cofinancés à parts égales par la Confédération), et d'un soutien étatique, pour son lancement, de 395 000 francs sur trois ans. ■

PUBLICITÉ



PARTENAIRE MÉDIA

LE TEMPS